



**HAL**  
open science

## Le terrain : la fin d'un grand récit ?

Yann Calbérac

► **To cite this version:**

Yann Calbérac. Le terrain : la fin d'un grand récit ?. Bulletin de l'Association de géographes français, 2015, Les transformations de la géographie au cours des années 1970 (1969-1981), 2015-1 (1), p. 84 à 94. <10.4000/bagf.492>. <halshs-01150202>

**HAL Id: halshs-01150202**

**<https://shs.hal.science/halshs-01150202v1>**

Submitted on 9 May 2015

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire HAL, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

## Le terrain : la fin d'un grand récit ?

Yann Calbérac  
Université de Reims Champagne-Ardenne  
EA 2076 Habiter  
[yann.calberac@ens-lyon.org](mailto:yann.calberac@ens-lyon.org)

### Résumé

Le terrain – la collecte des données *in situ* – que Vidal de La Blache a érigé au rang de méthode privilégiée de la géographie fonctionne pour celle-ci comme un « grand récit » (dans le sens que lui donne Jean-François Lyotard) constitutif de la modernité et des avancées de la géographie à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Les multiples remises en cause du terrain tout au long des années 1960 et 1970 s'apparentent donc à l'essoufflement d'un métarécit qui a joué un rôle essentiel dans le fonctionnement de la communauté.

### Mots-clés

Terrain, récits et métarécits, années 1960 et 1970, histoire et épistémologie de la géographie française.

### Abstract

Fieldwork – *i.e* collecting data outside – has been promoted, thanks to Paul Vidal de La Blache, as the main method of geographers. It appears as a metanarrative (according to the definition given by Jean-François Lyotard) insofar as it enables geography to reach modernity. The passionate debates dealing with fieldwork during the 1960s and the 1970s reveal the decrease of this metanarrative at that time: it is no longer play an important part in the community of French geographers.

### Keywords

Fieldwork, narratives and metanarratives, 1960s and 1970s, history and epistemology of French geography.

Dans sa *Condition postmoderne*, Jean-François Lyotard (1979) définit les grands récits (qu'il appelle aussi métarécits) comme les grandes théories qui permettent de légitimer le discours scientifique qui se fonde sur elles car ils sont constitutifs de la science moderne. Dans cette perspective, le *terrain* a une fonction de grand récit dans la géographie dans la mesure où son instauration comme pratique méthodologique privilégiée accompagne et justifie les innovations proposées par Paul Vidal de La Blache dans les dernières années du XIX<sup>e</sup> siècle. Le terrain – envisagé dans sa polysémie – est en effet au cœur de la (re)fondation vidalienne (Calbérac, 2007) : c'est avant tout une *méthode* qui consiste à collecter des données *in situ* (Volvey, 2003) et son instauration comme pratique scientifique privilégiée justifie la cristallisation de la géographie autour d'un *objet* privilégié, le paysage (Robic, 1996), qu'il faut replacer non seulement dans le paradigme écologique (Berdoulay, 1995), mais également dans le sillage du positivisme triomphant de l'époque et du régime scopique (Rose, 1997)

qu'il instaure. Enfin, le terrain induit une *échelle* privilégiée – qui se confond avec l'objet : la région, qui, en plus d'être l'aire d'extension d'un paysage et d'un genre de vie, est l'étendue qu'il est possible de couvrir à pied dans le cadre chronologique qu'impose la thèse d'Etat (Bourgeat, 2007 ; Clout, 2009 ; Lefort et Pelletier, 2006).

En plus d'être le grand récit qui fonde la scientificité (et donc la modernité) de la nouvelle discipline qui se met en place au moment où se dessinent les contours de l'Université républicaine, le terrain occupe une part envahissante des récits (cette fois entendus au sens premier du terme) de la communauté : *les gestes* du métier alimentent *la geste* de la communauté dont ces récits assurent la structuration autant que la visibilité (Blanchard, 1963). A un niveau individuel, le terrain relève d'une fonction ordalique qui va de pair avec la dimension initiatique de la thèse (Lefort, 2012), alors qu'au niveau collectif – celui de la communauté hiérarchisée et structurée – le terrain donne à voir le fonctionnement d'un champ scientifique spécifique structuré par des positions institutionnelles et traversé par des rivalités de pouvoir (Bourdieu, 1976 et 1984). Le fonctionnement de ce champ apparaît particulièrement lors des excursions qui donnent à voir non seulement les gestes mis en œuvre et transmis aux jeunes générations (fonction pédagogique), mais également les formes de capital (scientifique, institutionnel...) que confère le terrain : il devient ainsi un lieu d'affrontements entre générations et entre pairs, ce que révèle – à défaut de les atténuer – les chansons de terrain<sup>1</sup> entonnées lors des excursions et qui participent d'un renversement carnavalesque assumé (Bakhtine, 1982 ; Calbérac, 2009).

Dans les années 1960 et 1970, au moment où la géographie classique est contestée, le terrain entre lui aussi dans l'ère du soupçon, et l'imaginaire disciplinaire – c'est-à-dire les récits qu'une communauté scientifique entretient sur ses propres histoire et fonctionnement (Corboz, 1990 ; Soubeyran, 1997) – retient que la « crise de la géographie<sup>2</sup> » a commencé par une remise en cause du terrain (Volvey, 2003). Ce dernier constitue en effet un levier commode pour remettre en cause dans le même mouvement l'héritage vidalien alors à l'agonie, les méthodes empiriques qui sont jugées peu scientifiques à l'aune de la crise de la représentation (Bougnoux, 2006), que l'autorité des maîtres que le terrain instaurait et légitimait.

Se demander si le terrain continue de jouer après cette crise des années 1960 et 1970 un rôle de grand récit équivaut – à rebours de ce qu'a retenu l'imaginaire disciplinaire – d'une part à interroger la place qu'occupe le terrain dans le dispositif heuristique au moment où le statut scientifique de la discipline est discuté et redéfini (première partie), et d'autre part à se demander si le terrain reste encore un ciment de la communauté des géographes (deuxième partie).

---

<sup>1</sup> Un projet d'édition de chansons de terrain est en cours avec Michel Sivignon.

<sup>2</sup> Parler de *crise de la géographie* (sans les guillemets) équivaut à accrédi-ter une lecture kunhienne de l'histoire de la géographie selon laquelle les années 1960 et 1970 constituent une crise de la science normale au cours de laquelle est remis en cause le paradigme vidalien (Orain, 2009). Parler – comme je le ferai systématiquement dans cet article – de « crise de la géographie » (entre guillemets) revient à attester l'usage de l'expression en vigueur dans la communauté pour désigner l'ensemble des débats et des renouvellements (disciplinaires et générationnels) qui ont caractérisé les années 1960 et 1970 – comme l'a fait Paul Claval dès le milieu des années 1960 (Claval, 1964) – sans pour autant accrédi-ter le modèle des structures des révolutions scientifiques développé par T. Kuhn et appliqué à la géographie. La lecture de l'histoire de la géographie que je construis s'écarte en effet de cette grille de lecture (Calbérac, 2010).

## Le terrain, un ordre du discours dominant de la géographie française

Vouloir aller à l'encontre de l'imaginaire disciplinaire pour comprendre le rôle qu'a joué le terrain dans les renouvellements de la géographie des années 1960 et 1970, c'est accréditer l'hypothèse formulée par Anne Volvey (Volvey, 2003) et démontrée depuis (Calbérac, 2010) selon laquelle, loin d'être l'élément de rupture que l'on prétend, le terrain constitue au contraire un élément central de continuité méthodologique alors même qu'une crise de renouvellement générationnel secoue la communauté. Prendre au sérieux cette hypothèse et ses implications à la fois épistémologiques et historiographiques invite donc à confronter deux récits différents de la communauté géographique. D'une part, un récit ancré dans l'imaginaire disciplinaire des géographes, ce qu'André Corboz définit comme : « l'imaginaire [disciplinaire qui] ne se réduit pas au *corpus* des théories et des méthodes qui organisent une science ; il s'étend aussi à son histoire, c'est-à-dire à ses réussites, ses échecs, ses vices, bref son devenir et à tout ce qui entre dans ce qu'on pourrait nommer le patriotisme disciplinaire ; il forme le patrimoine affectif d'une collectivité scientifique et lui sert de conscience de groupe, ou, mieux, de surmoi » (Cité dans Soubeyran, 1997 : 20). Et d'autre part, un récit réaliste qui rend compte au mieux – c'est-à-dire à l'exact opposé des reconstructions *a posteriori* – des pratiques et des méthodes effectivement mises en œuvre par les membres de la communauté. Entre ces deux récits s'ouvre donc un champ que la sociologie des sciences s'est mise en tâche d'explorer (Latour, 2005) : loin de croire aveuglément au récit de ce que les scientifiques prétendent faire, les sociologues des sciences promeuvent une approche *réaliste* du travail scientifique qui consiste à opposer aux représentations des scientifiques la réalité de leurs pratiques effectives (Latour et Woolgar, 1996). C'est dans cet écart, en maintenant une tension entre l'imaginaire des géographes qui a fait du terrain un totem identificateur tenace (Calbérac, 2005) et la réalité de leur pratiques, que l'on peut mesurer non seulement la construction de la communauté autour d'une pratique largement partagée (quels que soient les époques et les champs de la disciplines investis), mais aussi la puissance performative du terrain envisagé comme un métarécit.

Pour explorer cette tension, il convient de confronter sans cesse les pratiques effectives aux récits qu'elles ne cessent de susciter et d'alimenter : les corpus sur lesquels cette recherche s'appuie cherchent donc à systématiquement confronter l'imaginaire disciplinaire à la réalité du travail empirique. Trois types de documents ont été collectés, qui relèvent, selon la typologie établie par Daniel Fabre (1992), de l'*énonciation*, de l'*interaction* ou de la *performance*. Du côté de l'énonciation, trois corpus de textes : les deux numéros que la revue *Hérodote* consacre au terrain – les premières interrogations réflexives sur cette méthode et sur la relation aux populations enquêtées qu'elle implique – en 1977 et 1878, les comptes rendus des excursions interuniversitaires annuelles publiés systématiquement dans les *Annales de géographie* de 1905 aux années 1970, et enfin les comptes rendus des thèses de géographie soutenues en France de 1902 (thèses de Jean Brunhes et Emmanuel de Martonne) à 1922 (publication de *La terre et l'évolution humaine* de Lucien Febvre) publiés aussi bien par les géographes dans les *Annales de géographie* que par les sociologues dans *L'année sociologique* ou par les historiens dans la *Revue de synthèse*<sup>3</sup>. Du côté de l'interaction, près d'une centaine d'entretiens menés auprès de géographes de toutes les générations et de tous les champs de la discipline pour questionner la place qu'occupe le

---

<sup>3</sup> Ces comptes rendus mettent en lumière le terrain comme élément central de la controverse qui oppose les géographes aux sociologues puis aux historiens (Calbérac, 2007).

terrain dans leurs pratiques scientifiques. Enfin, du côté de la performance, un corpus de films documentaires produits par des géographes à destination du public étudiant dans les années 1970 au Centre Audio-Visuel de l'Ecole normale supérieure de Saint-Cloud : ces films constituent, dans un contexte de massification de l'enseignement supérieur, un substitut aux excursions qu'il n'est plus possible d'organiser ainsi qu'une recherche sur les nouvelles modalités d'écrire et donc de faire de la géographie (Calbérac, 2009 ; Lefort et Calbérac, 2009 ; Chenet, Simoes et Quentin, 2011). Ces documents – qui mettent en jeux des temporalités variées et qui couvrent ce que Marie Claire Robic (2006) appelle le « grand XX<sup>e</sup> siècle de géographie française » – permettent donc à la fois de donner à voir les méthodes mises en œuvre sur le terrain par les géographes, mais également de donner à entendre les récits de terrain constitutifs de leur imaginaire disciplinaire.

L'analyse de ces corpus révèle que l'imaginaire disciplinaire des géographes est composé de multiples énoncés et de discours que les géographes produisent sans cesse, donnant corps à la communauté ainsi charpentée par un même système fictionnel, et qui reflètent les évolutions institutionnelles, méthodologiques, scientifiques et sociales de la discipline tout au long du siècle. Les travaux de Michel Foucault fournissent un cadre théorique opératoire pour mettre en évidence et analyser ces discours, et le constat qu'il dresse dans *L'ordre du discours* peut aussi s'appliquer à la communauté des géographes : « Dans toute société, la production du discours est à la fois contrôlée, sélectionnée, organisée et redistribuée par un certain nombre de procédures qui ont pour rôle d'en conjurer le pouvoir et les dangers, d'en maîtriser l'événement aléatoire, d'en esquiver la lourde, la redoutable matérialité » (Foucault, 1971 : 10 et 11). Chez les géographes aussi : reste à déterminer ce qui structure la production des discours. De même que dans la société qu'étudie Foucault la mise en place et le maintien d'un partage entre la raison et la folie assurent le contrôle des discours, quel est l'énoncé qui assure la cohésion de la communauté des géographes ? L'hypothèse défendue ici est que cet ordre du discours est assuré par le terrain, et plus spécifiquement par l'injonction méthodologique à faire du terrain. Alors que tout au long du siècle la géographie – acteurs, méthodes, objets, institutions... – évolue, la « bonne » géographie, elle, continue de se faire sur le terrain. Un rapide florilège l'atteste :

« On attribue à Paul Vidal de la Blache cette réflexion (...) : 'Avec les livres, on ne fait que de la géographie médiocre, avec les cartes on en fait de la meilleure ; on ne la fait très bonne que sur le terrain'. » (Ardaillon, 1901 : 285).

« Lors de sa première conférence à l'Ecole, G. Chabot affirmait que la géographie ne s'apprend pas en chambre, annonçait sa volonté de nous emmener en excursion, sous l'œil étonné mais consentant de notre directrice assise au fond de la salle. (La scène relève d'un autre âge). » (Bonnamour<sup>4</sup>, 2000 : 14).

« La prise de contact direct avec le paysage constitue un des meilleurs exercices pour l'aspirant géographe. Chaque fois qu'un de vos professeurs organise un tel voyage, faites l'impossible pour y assister. Cette participation doit primer les autres, réceptions, spectacles, sports. Une journée d'excursion procure plus de connaissance que dix à vingt heures de cours. » (Meynier, 1971 : 120).

---

<sup>4</sup> Jacqueline Bonnamour est admise à l'Ecole normale supérieure de Fontenay-aux-Roses en 1945.

« Sans enquête, pas de droit à la parole ! » (Kayser, 1978)<sup>5</sup>.

« La géographie a-t-elle ainsi tendance à devenir une science de cabinet, où la totalité des investigations s'effectuent dans les bureaux ou les laboratoires, le recours au terrain devenant de plus en plus exceptionnel ? La réponse est bien entendu heureusement négative : la pratique du terrain en géographie doit rester non seulement méthodologiquement indispensable, mais également conserver le plaisir de la découverte et du grand air qui font que cette activité concilie l'utile à l'agréable ! Un géographe qui répugne à sortir sur le terrain est-il encore un vrai géographe ? Nous pensons que non. » (Wackermann et Steinberg, 2002 : 128 et 129)

« Au final, l'investigation [sur le terrain] procure des enseignements qu'aucune autre démarche ne permet d'acquérir. Malgré les nouvelles technologies de l'information, le terrain demeure indispensable et a encore, selon nous, de beaux jours devant lui » (Rougier, 2007 : 474).

En dépit des représentations qu'a retenues et que véhiculent encore l'imaginaire disciplinaire, non seulement la pratique du terrain survit aux années 1960 et 1970, mais elle rencontre un écho aujourd'hui encore : les entretiens révèlent que le terrain continue d'être un pratique constitutive de l'*habitus* des géographes (Calbérac, 2009), quels que soient les champs de la discipline. La *nouvelle géographie* des années 1960 et 1970 (Claval, 1977) n'a pas tué le terrain, loin s'en faut.

S'il n'est pas remis en cause comme méthode privilégiée et canonique de la géographie, le terrain connaît toutefois durant cette période de profondes évolutions, conséquences des intenses débats théoriques, méthodologiques et épistémologiques qui aboutissent aux nombreux renouvellements que connaît la discipline, alors confrontée à l'essoufflement de l'héritage vidalien (et à la remise en cause de son modèle de scientificité), au renouvellement générationnel dans un contexte de massification de l'enseignement supérieur (Bourdieu, 1984) ainsi qu'à la crise de la représentation (Bougnoux, 2006).

Fait ainsi long feu l'*immédiateté du terrain*, caractéristique d'une géographie auparavant écrite sur le mode réaliste du « plain pied du monde » (Orain, 2009) : c'est la fin de la confusion sur laquelle reposait le projet de la géographie vidalienne qui subsumait sous le terme de *terrain* la méthode (la collecte *in situ*), l'échelle privilégiée (l'échelle régionale) et l'objet (la région). La « crise de la géographie » sonne le glas de la géographie régionale : d'autres échelles sont convoquées et le démarche monographique est remise en cause. Dans le même temps est contesté le statut du terrain comme *méthode d'enquête unique et privilégiée* : d'autres méthodes, notamment quantitatives, sont mobilisées. Dans le même temps, la démarche inductive – qui plaçait le terrain au principe de toute démarche scientifique – cède le pas à des démarches déductives – dans laquelle le terrain est mobilisé *a posteriori* pour confirmer ou infirmer des hypothèses – ou hypothético-déductives qui autorisent les va-et-vient entre la théorie et l'empirie. La place du terrain dans le dispositif heuristique est donc renégociée. Ces modifications du régime de scientificité de la discipline ainsi que la massification de l'enseignement supérieur qui rend difficile l'organisation

---

<sup>5</sup> Cette formule, devenue une devise pour beaucoup de géographes qui s'inscrivent dans le sillage de Bernard Kayser est une citation du *Petit livre rouge* de Mao.

d'excursions ont raison du terrain qui n'est plus un lieu privilégié de transmission du savoir. La fin des excursions interuniversitaires dans les années 1970 sonne le glas d'une époque.

Enfin, le terrain commence à faire l'objet d'une *saisie réflexive et collective* au sein de la communauté dès les années 1970, bien avant que la critique féministe anglophone d'une part dans les années 1980 et que le tournant actoriel dans les années 1990 d'autre part fassent du terrain un levier majeur pour interroger la réflexivité à l'œuvre dans les méthodes d'enquête (Volvey, Calbérac et Houssay-Holzschuch, 2012). Les deux numéros qu'*Hérodote* consacre au terrain font surgir le terrain comme un problème non pas méthodologique (la pratique du terrain n'y est jamais remise en cause, bien au contraire) mais politique (Calbérac, 2012). La relation d'enquête dont a hérité la géographie est dissymétrique et se fait toujours au détriment des personnes interrogées et la géographie est de fait l'alliée des puissants : Yves Lacoste – dans le sillage de son pamphlet *La géographie, ça sert, d'abord, à faire la guerre* (Lacoste, 1976a) – invite à faire du terrain le lieu d'une rencontre à égalité avec les populations interrogées, dans la droite de la « guérilla épistémologique » (Hérodote, 1976 : 7) qu'il entend ouvrir.

Le terrain connaît, dans les années 1970, de profonds renouvellements, conséquences des débats qui agitent tous azimuts la communauté des géographes. Pour autant, la pratique du terrain n'est pas fondamentalement remise en cause : l'ordre du discours se maintient, et, si la place du terrain dans le processus heuristique est redéfinie, son statut de méthode privilégiée (sinon canonique) de la discipline n'est jamais contestée. Pour autant, le terrain n'est plus le garant de la modernité de la géographie qui trouve ailleurs que dans cette méthode les garanties de sa scientificité.

### **L'avènement des micro-récits**

En dépit de la remise en cause de son statut scientifique, le terrain – en tant que méthode constitutive de leur habitus – continue-t-il d'assurer le ciment de la communauté des géographes ? Les excursions interuniversitaires révèlent en effet que cette méthode que les géographes vidaliens cherchent à imposer permet non seulement d'imposer la géographie et ses apports dans l'économie générale des disciplines universitaires, mais aussi d'assurer la cohésion interne de la communauté naissante. En permettant aux enseignants et aux meilleurs étudiants de toutes les universités de France de se retrouver chaque année, ces excursions donnent à voir l'unité de la discipline autour d'un petit noyau (le premier cercle des vidaliens) qui s'étend à mesure que la discipline s'institutionnalise. Les comptes rendus qui sont régulièrement publiés dans les *Annales de géographie* participent d'une légitimation de la discipline, en même temps qu'ils assurent la diffusion (et donc le contrôle) d'un récit qui non seulement fonde le partage d'un même système fictionnel mais alimente aussi l'imaginaire disciplinaire. L'excursion inaugurale organisée en Bretagne en 1905 sous la houlette d'Emmanuel de Martonne est régulièrement convoquée, notamment en 1948 quand, au sortir d'une guerre qui a affaibli la géographie, il s'agit de relancer le principe des excursions. En plus du grand récit disciplinaire que l'incroyable pérennité (près de soixante-dix ans !) de l'entreprise assure, ces excursions sont aussi à l'origine d'anecdotes qui nourrissent l'imaginaire disciplinaire, à l'image de l'excursion de 1910 organisée dans les Alpes occidentales par Raoul Blanchard qui alimente à un niveau collectif la controverse entre les écoles de Grenoble et de Paris sur la formation du relief alpin (Broc, 2001), et à

niveau individuel les inimitiés entre Raoul Blanchard et Emmanuel de Martonne (Blanchard, 1963).

Dans les années 1970, la diversification des fabriques géographiques entraîne les modifications de la conduite du terrain : la monographie régionale cède le pas (Clout, 2009), et avec elle décline une certaine manière de faire du terrain. De nouveaux courants se structurent (au-delà de l'opposition géographie classique / géographie humaine), de nouveaux objets apparaissent, de nouvelles échelles d'analyse sont mobilisées (au détriment de l'approche exclusivement régionale) et l'outillage technique disponible s'enrichit. La communauté unitaire et mythique s'efface au profit de petits collectifs où l'on fait du terrain en fonction des spécificités du champ et des lieux dans lesquels enquêter. Les entretiens mettent ainsi en valeur des « arts de faire » (De Certeau, 1990) spécifiques aux communautés des glaciologues ou des sud-africanistes. Il n'est plus pertinent de chercher une quelconque unité de la communauté dans son ensemble, dès lors qu'elle est remplacée par des collectifs labiles constamment recomposés – qui ne sont pas sans rappeler les « communautés interprétatives » décrites par Stanley Fish (2007) – et au sein desquels sont définies les normes méthodologiques à mettre en œuvre sur le terrain.

Dès les années 1970, tout ce qui a trait à la communauté dans son ensemble est ramené à du folklore : les récits héroïques des maîtres n'ont plus valeur de modèle. Est-il vraiment indispensable de parcourir une région à pied pour la connaître et l'étudier, et faut-il encore interroger tous les instituteurs des Alpes – comme l'a fait Blanchard – pour comprendre l'organisation de cette région de montagne ? Ces métarécits – qui ont pourtant fait la gloire de l'école française de géographie – ne sont plus opératoires : ils ne sont ni un idéal à atteindre ni même un modèle à reproduire. Ces grands récits deviennent des faits-divers et ne renvoient donc qu'à eux-mêmes (Barthes, 1964), c'est-à-dire qu'ils perdent toute signification. Ces métarécits - complètement démonétisés – disparaissent au profit de micro-récits qui sont désormais produits au sein des communautés interprétatives et qui circulent en leur sein où ils gardent toute leur signification et leur efficacité performative. Ces micro-récits servent alors de ciment à ces petits collectifs, alors même que les métarécits ne parviennent plus à assurer la cohésion d'une communauté désormais éclatée au gré des objets, des régions étudiées ou des méthodes mises en œuvre.

## **Conclusion**

Après la charnière des années 1970, le terrain ne constitue plus le grand récit qu'il était quand il s'agissait, à la fin du XIX<sup>e</sup> et dans la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle, de légitimer la construction de la géographie moderne vidalienne d'inspiration positiviste. Le déclin du terrain, non pas comme méthode (encore vivace jusqu'à nos jours) mais comme grand récit unificateur, accompagne le déclin de l'héritage classique de la discipline et la remise en cause du réalisme du « plain pied du monde » sur laquelle elle était fondée. La compréhension de ce qui s'est joué au cours des années 1970 s'enrichit donc d'une étude des (grands) récits qui traversent la discipline : elle souligne à la fois l'intérêt de l'interrogation plus large de l'imaginaire disciplinaire (et donc de la sociologie des sciences qu'elle permet de convoquer) et du terrain qui est un objet fécond, dès lors qu'il s'agit de confronter les pratiques réelles aux discours qui sont portées sur elles.

## Bibliographie

- ARDAILLON, E. (1901). « Les principes de la géographie moderne ». *Bulletin de la Société de géographie de Lille*. 1901. p. 269 à 290.
- BAKHTINE, M. (1982). *L'œuvre de François Rabelais et la culture populaire au Moyen Age et sous la Renaissance*. Paris : Gallimard. 471 p.
- BARTHES, R. (1964). *Essais critiques*. Paris : Le Seuil. 275 p.
- BERDOULAY, V. (1995). *La formation de l'école française de géographie. 1870-1914*. Paris : CTHS. 253 p.
- BLANCHARD, R. (1963). *Je découvre l'université. Douai, Lille, Grenoble*. Paris : Fayard. 214 p.
- BONNAMOUR, J. (2000). *Du bonheur d'être géographe*. Fontenay-aux-Roses : ENS Editions. 97 p.
- BOUGNOUX, D. (2006). *La crise de la représentation*. Paris : La Découverte. 192 p.
- BOURDIEU, P. (1976). « Le champ scientifique ». *Actes de la recherche en sciences sociales*. volume 2. p. 88 à 104.
- BOURDIEU, P. (1984). *Homo academicus*. Paris : Les éditions de Minuit. 302 p.
- BOURGEAT, S. (2007). La thèse d'Etat de géographie (1960-1984). La diffusion de l'innovation au risque des contraintes disciplinaires. Thèse dirigée par Olivier Soubeyran. Université Joseph Fourier Grenoble 1. 422 p.
- BROC, N. (2001). « Ecole de Grenoble contre école de Paris. Les Alpes enjeu scientifique ». *Revue de géographie alpine*. n°89-4. p. 95 à 105.
- CALBERAC, Y. (2005). *En quête du terrain. Approche historique et épistémologique du terrain en géographie*. Mémoire de Master dirigé par Isabelle Lefort. Ecole normale supérieure Lettres et Sciences humaines. 122 p.
- CALBERAC, Y. (2007). « Terrain d'affrontement : la relecture d'une controverse disciplinaire » in HUGONIE, G. (dir.). « Le terrain pour les géographes, hier et aujourd'hui », *Bulletin de l'Association de Géographes Français*, n°2007-4. p. 429 à 436.
- CALBERAC, Y. (2007). « Terrain d'affrontement : la relecture d'une controverse disciplinaire » in HUGONIE, G. (dir.). « Le terrain pour les géographes, hier et aujourd'hui », *Bulletin de l'Association de Géographes Français*, n°2007-4. p. 429 à 436.
- CALBERAC, Y. (2009). « Pérennité et invariants dans la construction des savoirs géographiques. Construction, transmission et adaptation d'un *habitus* du terrain dans la géographie française » in TABEAUD, M. (dir.). *Le changement en environnement. Les faits, les représentations, les enjeux*. Paris : Publications de la Sorbonne. 152 p. p. 93 à 107.
- CALBERAC, Y. (2010). *Terrains de géographes, géographes de terrain. Communauté et imaginaire disciplinaires au miroir des pratiques de terrain des géographes français du XX<sup>e</sup> siècle*. Thèse dirigée par Isabelle Lefort. Université Lumière Lyon 2. 392 p. et 400 p.
- Calbérac, Y. (2012). « Hérodote (1977-4 et 1978-1), 'L'enquête et le terrain' ». *Carnets de géographes*. URL : [http://www.carnetsdegeographes.org/carnets\\_lectures/lect\\_04\\_01\\_Calbérac.php](http://www.carnetsdegeographes.org/carnets_lectures/lect_04_01_Calbérac.php)
- CHENET, M., SIMOES, L. ET LAURENT, Q. (2011). « Pratique et enseignement de l'audiovisuel en géographie ». *EchoGéo*. n°18. URL : <http://echogeo.revues.org/12734>
- CLAVAL, P. (1964). *Essai sur l'évolution de la géographie humaine*. Paris : Les Belles-Lettres. 162 p.
- CLAVAL, P. (1977). *La nouvelle géographie*. Paris : PUF. 128 p.
- CLOUT, H. (2009). *Patronage and the production of geographical knowledge in France. The testimony of the first hundred regional monographs (1905-1966)*. Londres : Royal Geography Society. 123 p.
- CORBOZ, A. (1990). « Dans l'entre-deux » in BENNETT, T. J. A. ET EWART, R. W. (dir.). *Le sens : cultural meaning. Hommage à Raymond Tschumi*. Lausanne : L'Age d'homme. 173 p. p. 95 à 104.
- DE CERTEAU, M. (1990). *L'invention du quotidien 1. Arts de faire*. Paris : Gallimard. 349 p.
- FABRE, D. (1992). « L'ethnologie et ses sources » in ALTHABE, G., FABRE, D. ET LENCLUD, G. (dir.). *Vers une ethnologie du présent*. Paris : Editions de la Maison des Sciences de l'Homme. 259 p. p. 39 à 55.
- FISH, S. (2007). *Quand lire c'est faire. L'autorité des communautés interprétatives*. Paris : Les prairies ordinaires. 144 p.
- FOUCAULT, M. (1971). L'ordre du discours. Leçon inaugurale au Collège de France prononcée le 2 décembre 1970. Paris : Gallimard. 82 p.
- HERODOTE (1976). « Stratégies, géographies, idéologies ». n°1.
- HERODOTE (1977). « L'enquête et le terrain 1 ». n°1977-4.
- HERODOTE (1978). « L'enquête et le terrain 2 ». n°1978-1.
- KAYSER, B. (1978). « Sans enquête, pas de droit à la parole ! ». *Hérodote. L'enquête et le terrain 2*. n°1978-1. p. 6 à 18.

- LATOUR, B. (2005). *La science en action. Introduction à la sociologie des sciences*. Paris : La Découverte. 664 p.
- LATOUR, B. ET WOOLGAR, S. (1996). *La vie de laboratoire. La production des faits scientifiques*. Paris : La Découverte. 303 p.
- LEFORT, I. (2012). « Le terrain : l'Arlésienne des géographes ? ». *Annales de géographie*. n°687-688. p. 468 à 486.
- LEFORT, I. ET CALBERAC, Y. (2009). « Faire d'un fonds documentaire un patrimoine. La valorisation des films pédagogiques géographiques produits à l'École normale supérieure de Saint-Cloud » in HIRAU, F. (dir.). *Les archives audiovisuelles. Politiques et pratiques dans la société de l'information*. Louvain-la-Neuve : Academia-Bruylant. 251 p. p. 201 à 209.
- LEFORT, I. ET PELLETIER, P. (2006). *Grandeurs et mesures de l'écoumène*. Paris : Economica Anthropos. 229 p.
- LYOTARD, J.-F. (1979). *La condition postmoderne. Rapport sur le savoir*. Paris : Editions de Minuit. 109 p.
- MEYNIER, A. (1971). *La géographie. Guide de l'étudiant*. Paris : PUF. 159 p.
- ORAIN, O. (2009). *De plain-pied dans le monde. Ecriture et réalisme dans la géographie française au XX<sup>e</sup> siècle*. Paris : L'Harmattan. 427 p.
- ROBIC, M.-C. (1996). « Interroger le paysage ? L'enquête de terrain, sa signification dans la géographie humaine moderne (1900-1950) » in BLANCKAERT, C. (dir.). *Le terrain des sciences humaines (XVIII<sup>e</sup> - XX<sup>e</sup> siècles)*. Paris : L'Harmattan. 404 p. p. 357 à 388.
- ROBIC, M.-C. (dir.) (2006). *Couvrir le monde. Un grand XX<sup>e</sup> siècle de géographie française*. Paris : ADFP - Ministère des Affaires étrangères. 232 p.
- ROSE, G. (1997). « Situating knowledges. Positionality, reflexivities and other tactics », in *Progress in Human Geography*, vol. 21, n° 3, p.305-320.
- ROUGIER, H. (2007). « Le 'terrain' en géographie régionale, un témoignage » in HUGONIE, G. (dir.) « Le terrain pour les géographes, hier, aujourd'hui ». *Bulletin de l'Association de Géographes Français*. n°2007-4. p. 474 à 477.
- SOUBEYRAN, O. (1997). *Imaginaire, science et discipline*. Paris : L'Harmattan. 482 p.
- VOLVEY, A. (2003b). « Terrain » in LEVY, J. ET LUSSAULT, M. (dir.). *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*. Paris : Belin. 1 033 p. p. 904 à 906.
- VOLVEY, A., CALBERAC, Y. ET HOUSSAY-HOLZSCHUCH, M. (2012). « Terrains de je. (Du) sujet (au) géographique ». *Annales de géographie*. n°687-688. p. 441 à 461.
- WACKERMANN, G. ET STEINBERG, J. (2002). *Réussir la géographie à l'Université*. Paris : Ellipses. 255 p.